terné contre terre, près de son épée. Vêtu de sa cotte de mailles, il a tenu, comme les porte-étendard de jadis, à faire la veillée d'armes, à recevoir la communion le matin. Le général Cherfils, qui représente le roi, est en uniforme. Il gravit les degrés de l'autel, reçoit l'accolade du célébrant, Mgr Lesur, qui représente l'abbé de Saint-Denis, et lui confie l'oriflamme. A son tour, le général Cherfils donne l'accolade à M. de l'Estendart qui, avant de prendre de sa main la bannière, prête serment sur l'autel.

Pendant que les clairons sonnent, que les tambours battent aux champs, le défilé s'organise. Les bannières provinciales s'avancent rangées suivant l'ordre d'ancienneté des provinces : Orléanais, Anjou, Normandie, etc., jusqu'au Maroc. Les unes et les autres saluent au passage et touchent l'oriflamme portée par le chevalier.

Viennent à leur tour les bannières des maisons ducales, rangées suivant l'ancienneté des duchés-pairies : maisons de Montmorency, de Talleyrand-Périgord, d'Harcourt, de Mortemart, de la Rochefoucauld, de Luynes, d'Uzès. La ville de Saint-Denis a envoyé une délégation avec sa bannière qui voisine avec la bannière de l'abbaye. Enfin, voici l'oriflamme rouge avec une croix blanche, des flammes d'or et des glands verts. Le rouge signifie le sang de France et généralement répandu, la croix signifie la protection du ciel, le vert symbolise l'espérance, et l'or la prière des saints.

A son passage, l'oriflamme qui s'incline est baisée à l'envi ; les mains se tendent vers elle ; les larmes coulent des yeux. A ses côtés viennent la bannière de la maison de Chambly, celle de la maison Sergent de Montigny, en mémoire du chevalier Gaulon de Montigny qui portait à Bouvines la bannière du roi ; la bannière de la maison de Belloy, en mémoire de Gérard Belloie, chevalier Bannaret, signataire de la trêve de Bouvines ; la bannière de Quélen, à cause des trente-quatre chevaliers bretons qui combattaient à Bouvines ; enfin, celle de la maison d'Auby, en mémoire de Barthélemy d'Auby, chevalier qui défendit le roi à Bouvines.

Viennent ensuite la croix de la basilique escortée de thuriféraires, des porte-fleurs et de cinq gracieux pages porte-insignes à la blonde perruque. Le page de la ville de Saint-Denis porte l'épée ; celui de la maison de Mortemart porte la couronne, en mémoire du chevalier qui protégea à son péril le roi tombé à la mêlée à Bouvines ; la main de justice est portée par le page de la maison Châtillon-Blois, en mémoire de Gaucher de Châtillon qui commandait à Bouvines ; le sceptre est aux mains du page de la maison de la Tour du Pin de Chambly de la Charce, en mémoire de Tristan de Passy qui sauva le roi à Bouvines, et de Pierre de Chambly, son fidèle chevalier ; la maison Le Féron d'Ivry-Vigny est représentée par un page portant le globe, en mémoire de l'écuyer Le Féron armé chevalier par le roi sur le champ de bataille.

Le quêteur, M. de Roquefeuillade, qui dirige la procession, est également de ses ancêtres à Bouvines ; nul n'était mieux désigné pour ordonner cette belle fête. Derrière les châsses des saints Louis, Rambthère, Rustique et Denys, respectivement précédées de porte-palmes et de porte-parfums, viennent les clercs de l'entourage du prélat, le grand chantre portant le bâton cantoral, le clergé, et enfin, mitre en tête et crosse en main, Mgr Lesur, dont la figure vénérable et sympathique pouvait rappeler les évêques qui prirent part à Bouvines.

Au cours de l'une de ses haltes, le cortège va rendre hommage au monument votif élevé par saint Louis dans la basilique, à la prière des saints d'autrefois, « pour la joye que Dieu leur donnas au pont de Bovines ». Les cuirassiers de Reichshoffen les représentent en faisant la garde d'honneur. Cependant, le voûte de la basilique résonne des accents triomphants des fanfares, et des chants de chœur qui répètent :

De Saint-Denys,
Près de Paris,
Sommes partis
Avec la noble oriflamme,
Tous enfants d'ardente flamme,
A Saint-Denys,
Près de Paris.
Sus aux tyrans! aux ennemis!

Le cortège touche à sa fin. Le portail s'ouvre, et le royal emblème devrait être remis à la municipalité qui en a la garde ; mais le mauvais temps, inévitable cette dernière partie du programme. La procession rentre dans la basilique qui retentit encore de l'écho des orgues et des chœurs enfiévrés.

La foule s'écoule, enthousiaste et ravie par cette fête qui redonne confiance dans les destinées de la patrie. L'union dans l'amour du prince et de la religion avaient fait l'unité, la grandeur et la force de la France ; plaise à saint Denys de se souvenir de sa protégée. En quittant son tombeau, on se surprend encore à répéter en refrain de la cantate :

Sous les voûtes de Saint-Denys,
Auteur de la belle oriflamme,
Français, soyons toujours unis.
Vive la France!
Vive Paris!
Vive la France
Et saint Denys!

V. B.

Violents incidents
au Conseil municipal de Mauriac (Cantal)

Samedi dernier, a eu lieu à la mairie de Mauriac, la réunion du Conseil municipal, pour la session de mai ; après que le budget de l'hospice fut voté, M. Martineau, conseiller municipal, de l'opposition, présenta des critiques au sujet de certaines irrégularités de comptabilité, et déclara qu'il n'y avait pas d'ordonnateur à l'hospice.

M. le docteur Talandier, maire, et médecin de l'hospice, relava ces critiques qui s'adressaient à lui personnellement, étant qu'aux Sœurs de l'établissement, qui soignent les malades. M. le maire, qui est moins sectaire que M. Martineau, fit l'éloge de ce personnel, tant au point de vue du dévouement, qu'au point de vue administratif ; mais, comme M. Martineau continuait ses accusations, des paroles très vives furent prononcées, et peu s'en est fallu que ce dernier reçût une maître gifle de M. le maire.

La séance n'a pu être continuée et a été levée au milieu d'un vacarme épouvantable.

On s'attend à de nouveaux incidents qui amèneraient, dit-on, la démission du Conseil au complet.

Elections

ÉLECTIONS MUNICIPALES

A Paris

Xe arr. (Saint-Ambroise). — M. Lerch, soc. un., obtient 2 012 voix sur 6 118 votants. M. Lallement, soc. ind., 1 134. Cinq autres républicains indépendants se partagent 2 518 voix. Ballottage.

XVIIIe arr. (Goutte-d'Or). — 7 438 votants. MM. Sellier, soc. un., 2 922 voix ; Malingre, All. dém., 1 705. 2 653 autres voix se sont portées sur quatre autres candidats. Ballottage

XXe arr. (Père-Lachaise). — M. Loyau, soc. un., 3 817 voix ; Nnurrissier, All. dém., 1 584 ; Bonnard, rép. ind., 1 516. Ballottage.

Marseille. — Hier avaient lieu des élections municipales complémentaires pour l'élection de quatre conseillers municipaux. La liste socialiste ayant à sa tête M. Flaissières, sénateur, a été élue avec une majorité de 4 000 voix sur la liste Eugène Pierra.

Le Mans. — Une liste de quatre candidats présentée au dernier moment par la Ligue commerciale et industrielle sarthoise, a obtenu, sur 13 504 inscrits : MM. Quillorsau, 4 202 ; Beillard, 4 175 ; Bruaet, 4 150 ; Pichard, 4 086. Il y a ballottage. Une autre liste proportionnelle et professionnelle a obtenu 300 voix.

ÉLECTIONS CANTONALES

ARRONDISSEMENT DE SAINT-DENIS

Boulogne. — MM. Nectoux, soc. un., 2 599 voix ; Frédérique, c. s., prog., 2 086 ; Dupuis, rép. de g., 672 ; Thomas, révol., 114. (*Ballottage.*)

Clichy. — MM. David, soc. un., 2 684 voix ; Marin, c. s., rép. soc., 2 612. (*Ballottage.*)

Colombes. — MM. Vico, All. démoc., 3 630 voix, élu ; Letrop, rad., 1 667 ; Tilia, soc. un., 1 364. M. Veyssière, c. s., rad., ne se représentait pas.

Courbevoie. — MM. Barbé, a. s., All. dém., 1 508 voix ; Leclerc, soc. un., 1 496 ; Bedu, rép. de g., 1 355 ; Ruben, rad., 278. (*Ballottage.*)

Levallois-Perret. — MM. Mouly, soc. un., 2 217 voix ; Fournier, rad., 2 244 ; Genisson, lib., 1 712. (*Ballottage.*)

Neuilly. — MM. Didier, c. s., lib., 2 983 voix, élu ; Jordy, soc. un., 786 ; Clément, rad. 507.

Puteaux. — M. Jacquot, c. s., soc. un., 6 070 voix, élu.

ARRONDISSEMENT DE SCEAUX

Chevreuse. — MM. Cullierier, c. s., soc. un., 5 243 voix, élu.

Montrouge. — MM. Mercier, soc. un., 3 136 voix, élu ; Tipener, rad.-soc., 1 255.

Nogent-sur-Marne. — MM. Martellat, soc. un., 2 188 voix ; Verber, rad., 1 932. (*Ballottage.*)

Saint-Maur. — MM. Babinger, soc. un., 1 959 voix ; Naudin, rad., 1 634 ; Dufour d'Allaris, rad., 1 309. (*Ballottage.*)

Vincennes. — MM. Maire, a. s., rad., 2 209 voix ; Rousselet, soc. un., 1 891 ; Thorel, rép. de g., 1 883 ; Lespagne, rad.-soc., 627. (*Ballottage.*)

Au Maroc

Attaque d'un détachement par les Zaïans

Nous avons 8 tués, 7 blessés

Rabat, 7 juin. — Une escorte de 35 hommes d'infanterie légère d'Afrique, commandés par un sous-officier, qui accompagnait un groupe de télégraphistes rentrant à Tedders, a été attaquée par un fort parti de Zaïans entre Oulmès et Tedders.

Nous avons eu 6 tués et 7 blessés.

L'ennemi, qui a subi des pertes sérieuses, est en fuite. Les nevalines d'un goum régional se sont lancés à sa poursuite.

L'Assemblée générale de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers

L'assemblée générale de l'Œuvre des Cercles s'est clôturée dimanche par des réunions à la fois très brillantes et très fécondes. Des délégués venus de toute la France, de Paris bien entendu et d'Angers, de Reims et d'Angoulême, de Meaux et de Cognac, d'Arras et de Lyon, de Fontainebleau et de Nantes, d'Abbeville et de Tours, etc., ont, après avoir entendu un court mais substantiel rapport de M. le vicomte de Laurent sur les méthodes de formation et d'action propres à l'Œuvre des Cercles, présenté les fruits de leur expérience et leurs desiderata en cours d'une discussion très chaude, très mouvementée, toute pleine de réflexions utiles. On entendit là, notamment, des choses excellentes sur les moyens de former les élites ouvrières, sur la façon dont doit être conçu un Cercle d'études d'hommes pour donner son maximum de rendement, sur l'importance primordiale des retraites fermées, sur les tentatives d'organisation professionnelle faites çà et là...

A 11 heures, près de 2 000 représentants des Cercles et des œuvres féminines qui leur sont affiliées, entraient en cortège, bannières au vent, en la basilique de Montmartre, pour y entendre la messe. A l'issue de la cérémonie, M. le chanoine Lenfant, en quelques paroles éloquentes, évoqua la royauté du Christ sur les classes travailleuses, et le respect et l'amour que lui doivent les ouvriers. Puis M. le comte de Mun, au pied de l'autel, reçut la consécration de l'Œuvre au Sacré Cœur.

Après quoi, un banquet réunit au Cercle du Sacré-Cœur, rue Saint-Vincent, plus de 400 convives.

Avant le banquet, l'assemblée avait entendu debout et salué d'une longue ovation le télégramme suivant que lui lut M. le comte de Mun :

Saint-Père Pie X a agréé avec spéciale bienveillance les hommages de piété filiale et assurance attachement du Comité et des membres des Cercles catholiques d'ouvriers réunis sous présidence cardinal archevêque de Paris en assemblée générale, leur envoie du tout cœur bénédiction apostolique implorée pour eux, leurs familles et comme gage de succès et d'heureux résultats pour leurs travaux.

Cardinal MERRY DEL VAL.

S. Em. le cardinal Vannutelli avait aussi daigné envoyer à l'assemblée sa bénédiction et ses encouragements.

Ce que disent les journaux

La leçon de l'échec

De M. A. Capus, dans le *Figaro* :

L'échec de la combinaison Viviani n'est pas dû, comme d'habitude en ces sortes d'affaires, aux pourparlers et aux intrigues de le dernière heure, il a des causes plus profondes et dépassant de beaucoup les mesquines considérations personnelles qui étaient engagées.

Si le Cabinet n'a pas pu se nonstituer, c'est qu'on a senti la nécessité impérieuse de s'entendre sur la loi militaire, qui domine la situation et dont l'exécution rigoureuse et loyale s'impose au gouvernemnnt de demain, quel qu'il soit.

Pendant l'entrelien définitif, trois ou quatre radicaux unifiés qui étaient là pour ça se sont montrés soudain des adversaires intransigeants de la loi. Devant cette audace, M. Viviani a commencé à voir clair dans le rôla qu'an prétendait lui faire jouer.

On pourrait dire que la combinaison s'est heurtée tout à coup à l'instinct national et s'est brisée contra lui.

La principala erreur da M. Viviani a été d'imaginer que ces politiciens étalant capables, cammu il in faisait lui-même, de s'abstraira un instant de leurs petits dogmes da couloirs, da laurs formulas étroitas, pour se souvenir qu'ils étalant, avant tout, citoyens français. Cette erreur, on doit avouer qu'il l'a assez noblemnnt reconnue.

Ce qui est surprenant, c'est de voir un homme de la race at de la culture de M. Jaurès y persister, melgré l'évidence, malgré tant d'avertissements solennels, malgré les rudes leçons da l'histoire contemporaine.

N'importe. Nous savons désormais que les élections ont amené à la Chambre deux cents députés environ fermement résolus à abroger la loi de trois ans.

Tout la problème parlementaire sa résume donn aujourd'hui à gouverner non point avec eux, mais sans eux, et contre eux. Aucun ministère n'est possible, si l'homme politique chargé de le former n'a pas cette pensée constamment présente à l'esprit.

Telle est la leçon nette et forte qui se dégage da l'échec retentissant da M. Viviani.

Toutes les fractions de la Chambra qui acceptent la loi militaire, qui la considèrent comme la gardianne sévère, mais indispensable, de notre honneur, composent une majorité largement suffisante pour faire vivre un Cabinet, à qui il ne resterait ainsi pour adversaires que les adversaires même de notre pays..

De la *Gazette de France* :

Les partis républicains sont prodigieusement embarrassés. Après les élections, radicaux combistes et radicaux briandistes criaient partout : Nous triomphons ! A la vérité, ils ne triomphaient aucuns comme ils le disaient. On le voit bien maintenant, et l'échec piteux de la combinaison Viviani est la meilleure des démonstrations. Les radicaux combistes, même avec leurs alliés de la troupe da M. Jaurès, ne peuvent pas gouverner : ils n'auraient pas la majorité. Les radicaux briandistes, même avec une alliance avec les soldats de M. Caillaux, na peuvent pas gouvernar : ile n'auraient pas la majarité. Ils se sont engagés dans daa promesses qui les entravent.

Du *Soleil*, M. Charles Dupuy :

Pour l'instant, an en est à Ribot, l'homme de toutes les hésitations et abdications. Mais M. Ribot est un homme prudent at pratique, at il nu tiendra pas sans doute à se fourvoyer dans une aventure ministérielia qui nn paut abontir qu'à nne catastrophe.

La réalité, et M. Paincaré a tort, s'il le comprend, da ne pas l'avouar, o'est que la Chambre, élue grâca à la pressiun du Cabinet Doumergue choisi par M. Poincaré, a fait élira unu Assemblèu sans majorité réella, mais audacieuse, qui prétend s'imposer et, tôt ou tard, obligara M. Poincaré à se démettre piteusement.

De l'*Action Française* :

Ira-t-on à Versailles dans la quinzaine ? M. Ribot disait su soir du 17 janvier 1913 que M. Poincaré n'en avait pas pour longtemps ; c'est à M. Ribot qua la président de la République s'est adressé bier pour la formation de son Cabinet. Sera-t-il la fossoyaur ?

On ne croit pas au succès da M. Ribot. On escompta partout son échec. Mais ce grand libéral est peut-être, de tous ceux qui ont été sondés, le plus capable de consentir à la lâcheté que désire la rue da Valois. Son ministère de 1895 nous a menés à Kiel, c'est avec lui que l'alliance russe est presque devenue una alliance allemande ; ses enciennes capitulations devant Jean Jaurès resteront fameuses. S'il acceptait, on peut dire que M. Ribot ne servirait qu'à découvrir M. Poincaré ; mais s'il n'accepte pas, M. Poincaré, n'étant couvert par personne, reste tout nu comme un saint Sébastien exposé nux sagettes de deux on trois cents unifiés, radiceux ou socialistes

M. Jean Jaurès l'appelle déjà « Monsieur Veto ». Si le pleinsanleria est rance, elle éclaircit les intentions de son autaur.

« Personne ne réussira », écrit dans la *République Française* de ca matin M. Frédéric Clément, « parce que personne ne peut réussir. La situatian aat insoluble, la Chambre est ingouvarnable, la constitution d'una majorité imposeible ». Alors alors, Versailles ! Car pour ce qui est d'uns dissolution, mieux vaudrait n'y pas trop compter. Les gens bien informés s'accordent à répandre en tout lieu que le président de la République se résignerait à disparaître sur unc question de politique nationala plus volontiers que de sucomber aux attaques privées menaçantes.

A moins que ces gens informés ne soient da simples émissaires de M. Caillaux.

De l'*Autorité* :

Les difficultés augmentent en même temps que diminue le nombre des candidats possibles à la présidauce du Conseil.

Cette crise est anormale.

On y sent autre nhose que des compétitions ministérielles.

Il y a un parti pris évident à isoler l'Elysée, à rebuter le président de la République après l'avoir intimidé à peralyser sa fonction, à lui rendra la vie intenable, à l'obliger à se démettra après s'être soumis.

Du *Gaulois*, M. Desmoulins :

De l'aveu même des journaux de la rue da Valois, le bloc d'extrême-gauche ns comprendrait pas plus de 250 députés.

Admettons, pour l'instant, que ce chiffre soit exact, nous constatons que 250 voix, dans une assemblée da 600 membres, e'est la minorité. La majorité sa trouve donc de l'autre côté, le bon, et c'est sur cetis majorité qu'ella compte ou nos parmi elin des membres de la droite, tous bons Français, que devra s'appuyer toul gouvernemeut qui entendra défendre « les intérêts permenents et nationaux de la France », selon l'heuraus expression de M. Poincaré.

Du *Petit Journal*, éditorial :

Je propose ceci : qu'on réunisse d'urgence les députés et qu'on les prie respectueusement de décider, par un scrutin public, s'ils veulent oui ou non le malnfinn des trente-deux mois. Après quoi, la Cabinet sera formé exclusivement de députés appartenant à la majorité.

Ce que je demande, c'est notre droit à tous, c'est qua le principe le plus essentiel, la plus incontesté du ragima parlementaire soit observé, même quand il ae s'agit que de la défense nationale. A l'heure où j'écris, je ne suis pas sûr de l'obtenir, et cela me parait, comme on dit au régiment, « un peu fort de cafe ».

Du *Rappel* :

Qua dire de ces malheureux qui, le nez dans la boue, suivent obstinément une politique à « œillères », et, « d'un cœur léger », font abstraction de l'Europe. La situation de la France dans la Triple-Entente, de la Triple-Entente dans le mondu billavesées. L'Allemagne, la Russia : prétextas réactionnaires. La frontière va de Pau à la rue de Valois. C'est celle-là, seulement, qu'il importe de garder...

Il devient visible que ce n'est ni M. Viviani, ni même la loi de trois ans qu'il s'agit d'atteindre. Une farmule acceptée per MM. Viviani, Malvy, Raynaud et Renoult pouvait satisfaire les plus purs Ponsot et aufres Godiches. Mais il s'agit de créer le gâchis pnur la gâchis, afin que la crise qui rôde autour du Palais-Bourbon finisse par prendre la route de Versailles.

L'intransigeance, les exigences, les menaces sous conditions de certains politiciens sont telles qu'elles finiront par dresser le parti contre la patrie.

De la *Lanterne* :

Après avoir tenté toutes las combinaisons, el M. Poincaré se refuse à constituer un ministère de droite, il n'a d'autre ressource qua d'appeler an pauvoir un Cabinet de gauche, ayant à sa tête l'ancien président du bloc: M. Emile Combes.

Peut-être finira-t-on par où l'on aurait dû commencer.

Les deux Frances

Le Billet de « Junius », dans l'*Echo de Paris* :

Je me trouvais, voici huit jaurs dans une villa du Midi, qui a envoyé au Palais-Bourbon un unifié de la pire espèce. C'était le dimanche de la Pentecôte. La ville était pleine de premiers communiants reconnaissables à leurs brassards et à leurs beaux livres de prières tenus soigneusement entre leurs doigts gantés, — pleine de première communiantes qui promenaient leurs robes et leurs couronnes blanches dans les rues coupées d'ombre fraicha et de soleil brûlant. Ces enfants entraient dans les églises, accompagnés d'innombrables parents, et la foule en fête sympathisait avec eux si visiblament que le oité révalutionneire en était édifiante. Il y avelt là un tel peradoxe que je ne pus me retenir d'en canser avec un cocher de louage, pris sur la place, et qui me répondit :

— Oui, Monsieur. Nous sommes très dévots ici. Mais les élections, c'est de la politiqua.

Cette naïve parole et les images qu'elle commentait me sont revenues à l'esprit hien des fois en suivant dans les journaux le détail des démarches faites par M. Viviani pour former son ministère. Ce que recontaient les rues de la ville méridionale, ce qu'affirmait ingénument lo mot du cocher, l'observateur le constata partout en France : une dissociation complète entre le réalité des mœurs, des sentiments, des idées même, at l'expression politique du pays.

Ce phénomène, le propriétaire terrien le rencontre sans cesse, et sens cesse l'industriel ; les hommes qu'ils emploient sont dévoués, ils sont laborieux, paisibles, heureux, et ils votent pour un candidat qui pratique une politique exactement contraire de leurs habitudes et da leurs instincts ! De là una Chambre comme celle-ci, dont l'incohérence noua réserve de périlleuses surprises, où les politiciens na savent pas, ne pauvent pas savoir ca qu'ils veulent. Ce chef de Cabinet an quête d'un programma, qui à 4 baures va plus à droite, à 5 heures plus à gauche, pour qui la supputation des voix à ménager est plus importanta qua celle des intérêts nationaux à servir, ce soi-disant homma d'Etat qui s'attribue à lui-même tantôt un portefeuille, tantôt un autre, et fait virer ses futurs collabarateurs da la Guerra aux Finances, et de la Marine à l'instruction publique, et *vice-versa*, au hasard de la combinaison et da la minute, donne-t-il assez l'impression d'une activité qui fonctionne à vide ? Pourquoi, sinon parce qua lui et ses camarades du bonneteau parlementaire n'émanent de rien, ne représentent rien ? ils ont été nommés par des électeurs contre l'intelligenca desquels travaille depuis des années une immense conspiration : les Comités locaux, les journaux da parti, la pression administrative, toute nette campagna continue da fausses idéologies at de petits avantages, autant de causes qui ont, peu à peu, fait de cette politique, dont parlait mon cocher philosophe, quelque chose de facilce et de mensonger, un ja ne sala quoi qui n'a plue de nom dens aucuna langue — comme Bossuet le disait el tragiquement du cadavre, — cela s'agite, ou plutôt grouille en dehors et à côté de la nation. Celle-ci, cependant, vit, travaille, prie, pratique dana ses familles saines — et elles sont ancorn l'énorme majorité — toutes les vertus de patience, d'économie et de sagessa qui lui mériteraient un gouvernement sérieux, probe et ordonné comme elle. Dee institutions fandées au retours du sens commun lui valent le régime que nous voyons. Conclurez !

25e anniversaire de la fondation de l'Union fraternelle du commerce et de l'industrie

Le dimancha 7 juin, cet important groupement fêtait le 25e anniversaire de sa fondatinn.

A 9 h. ½, la messe solennelle a été célébrée à Montmartre par S. Em. le cardinal Amette, président.

*

Lundi matin, dans la grande salla de la Bourse du commerce, sous la compétente présidance de M. Martin Saint-Léon, conservateur du Musée social, assisté de M. Léon Harmel, l'Union fraternelle du commerce et da l'industrie, a tenu une très intéressante séance de travail.

M. Oulchard, président de la section lyonnaise, a exposé avec clarté les moyens pratiques qa'ont les petits commerçanta d'étendre leur clientèle spécialement en s'attachant à développer leur valeur professionnelle, en se montrant méthodiques, ordonnés, exacts, et aussi en faisant preuva, en toute occasion, d'una probité rigoureuse.

M. Le Bourva, du Comité d'Amiens, e traité la grave question des rapports entre les Sociétés coopératives et le petit commerra. Il a prouvé que le système coopératif pouvait être souvent utile aux petits commerçanta, notamment pnur leurs achats. Toutefois, il lui paraîtrait opportun d'obtenir des pnuvoirs publics qu'ils soumettent à le pateote certaines entreprises coopératives de vente qui ne sont, en fait, qua de grosses maisons n'ayant de coopératif que le nom.

M. Lacau présenta à l'assemblée l'office central d'approvisionnement dont nous entretenons nos lecteurs ces jours-ci, et M. Bodard lnt un excellent rapport sur les moyens de créer un service d'arbitrage entra confrères de l'Union fraternelle, qui dispenserait du recours toujours fâcheux et souvent bleu coûteux aux tribunaux.

Le Congrès de la Société d'économie sociale

La crise du logement

La Société d'économie sociale a tenn lundi matin, sous la présidence de M. Nourrisson, son président, la première séance de son Congrès qui, na la sait, sera consacré, cette année, à « la crise du logement à la ville et à la campagne ».

M. Perrand, membre du Conseil, supérieur des habitations à bon marché, a d'abord examiné, du point de vos de l'économie sociale, les raisons qui expliquent la hausse des loyers urbains. Quitte à revenir plus tard sur ce sujet plus longuement, résumons lei ces raisons : difficulté de construire sussi vite qu'il serait nécessaire pour satisfaire à la demande énorme des logements, situation pénible des propriétaires auspectés par l'opinion, tracassés par le fisc, augmentation du prix et moins du rendement de la main-d'œuvra, exigences des locataires, mêmes modestes eu matière da confort, etc., surtout et avant tout afflux formidable des ruraux vers les villes. A Paris seulement il feudrait chaque anuée 7 à 800 appartements nouveaux. Si bien que le grand remède, ici encore, c'est le retour à la terre.

*

Le Congrès avait tenu sa séance solsnuelle d'ouverture samedi soir.

Après une allocution de M. Paul Nourrisson qui montra l'importance et la gravité de la question soumise à l'étude des congressistes, M. Alexandre Ribot, dans un éloquent discours, passa en revue les résultats obtenus par l'application de la législation actuelle, et indiqua quelques-unes des réformes à apporter à cette législation pour permetire à l'initiative privée de produire tous ses effets utiles.

Le comte Louis de Clermont-Tonnerre, secrétaire général de l'Union centrale des Syndicats agricoles de France, dans une conférence aussi intéressante par sa documentation que saisissante par sa forme littéraire, démontra l'importance morale et sociale de la question du logement.

NOS AMIS DEFUNTS

JÉSUS, MARIE, JOSEPH

(*Indulg. 7 ans et 7 quarantaines, applic. aux âmes*)

Mme Vve Françoise Durand, 84 ans, à Mailley (Haute-Saône), mère de M. l'abbé Durand, vicaire à la cathédrale de Monaco. — M. Jaunet, 66 ans, à Saint-Christophe-du-Vignaron (Vendée). — M. Paul Bréard, 24 ans, d'Honfleur, étudiant à Paris, très dévoué à toutes les œuvres catholiques. — M. l'abbé Amédée Guenot, ancien vicaire de Fougerolles, à Besançon, 28 ans. — Mme Auguste Lafoux, née Brecion, 76 ans, à Montpellier. — M. Paul Clauzet, 95 ans, ancien pèlerin de Jérusalem, à Perpignan. — M. Delbos, 66 ans, à Billancourt (Seine), père de M. le curé de l'Ile-Saint-Denis. — Mlle Alexis, 20 ans, très dévouée aux œuvres catholiques, dépositaire de la Croix, à la cathédrale, Saint-Malo (Ille-et-Vilaine).

MARIAGES

On recommande aux prières les mariages de :

M. Auguste Vandermeersch avec Mlle Madeleine Debruyne, qui sera célébré le 9 juin en l'église d'Ardres (Pas-de-Calais).

M. Emile Aimont, rédacteur de la revue *les Contemporains*, avec Mlle Marcelle Donnet, qui sera célébré le 10 juin en la basilique Sainte-Clotilde, à Paris.

Informations du soir

La crise

Les démarches de l'après-midi

M. Ribot continue cet après-midi les visites dans l'ordre qu'il a indiqué lui-même.

M. Ribot a rendu visite à un grand nombre de personnalités politiques.

Des conversations dans les couloirs il sa dégage cette impression que M. Ribot doit finelement réussir à constituer un grand ministère.

Après son entratien avec M. Viviani, qui a duré quarante minutas, le sénateur du Pas-de-Calais est retourner 5, rue Palatine, pour reprendre avec M. Léon Bourgeois l'entretien interrompu par le déjeuner.

On a, dans tous les milieux, l'impression que ces pourparlers aboutiront à la solution de la crise.

Ce Cabinet aurait pour programma da travailler, tout d'abord, à l'assainissement de la situation fuencière, qui est déjà très grave at qui, si an nu prend pas das mesures rapides, deviendrait des plus dangereuses.

M. Ribot estime, d'autre part, quant à la questian militaire, qu'elle na as pose pas. La loi de trois ans existe ; le nouveau gouvernement devra l'appliquer, loyalement et intégralement, dans son esprit et dans ea lettre.

Il ne peut être question, à l'heure actuelle, de l'attribution des portefeuilles. Mais le ministère serait constitué avec les noms suivants :

MM. Ribot, Bourgeois, Viviani, Jean Dupuy, Delcassé, Clémentel, Peytral, Noulens.

Au cas où M. Ribot échouerait, on croit toujours que M. Poincaré demanderait à M. Clemenceau de constituer un cabinet.

En cas de refus du sénateur du Var, la président de la République ferait un nouvel appel à M. Delcassé et même à M. Viviani.

Quelques-uns de ces personnages peuvent encora sa récuser, tels que MM. Noulens et Viviani.

Mais si M. Ribot réussit, la plupart da ceux que nous citons feront partie de la combinaison.

LE CARDINAL SEVIN

Le cardinal Sevin s'arrêtera quelques jours à la Grande-Chartreuse de Farnete avant de rentrer à Lyon.

DÉMISSION D'UN CONSEILLER GÉNÉRAL

Nice, 8 juin. — M. Jules Payasat, ancien député de la première circonscription de Grasse, battu aus dernières élections, a adressé au préfet au démissiou de conseiller général des Alpes-Maritimes à la suite de la validation de son concurrent par la Chambre.

LES EXCUSES DE L'ALBANIE

Durazzo, 8 juin. — Le gouvernement albanais a adressé au ministre d'Italie une lettre officielle dans laquelle il lui renouvelle les assurances déjà données par écrit, relativement à la satisfaction qu'il désire donner à l'Italie à la suite de l'incident Muricchio.

La lettre ajoute que, lorsque la Commission mixte, qui examine les papiers saisis, aura affirmé l'innocence du colonel Muricchio, le gouvernement albanais demandera au gouvernement hollandais le remplacement des auteurs responsables de l'incident.

LES INSURGÉS ALBANAIS AURAIENT ÉTÉ BATTUS

Durazzo, 8 juin. — Un télégramma annonce que les troupes gouvernementales ont attaqué et battu complètement les insurgés, près de Tirana.

Rabat, 7 juin. — Le résident général est rentré à Rabat, à 6 heures, ce matin.

M. Raoul Péret a inauguré, ce matin, le VIe Congrès international des Chambres de commerce et des Associations commerciales et industrielles.

Marseille, 8 juin. — Le courrier d'Haiphong arrivé par la malle hollandaise, publie les dépêches suivantes :

Le général chinois Tsi-A-Vuy, ancien tuotuo du Yunnan, allant à Pékin, accompagné de son chef d'état-major, a été tué, de quatre coups de browning par un officier révolutionnaire révoqué, entre Yléang et Pnuotu, dans le train où il avait pris place.

Vers 5 heures, un violent orage s'abat sur Paris.

La grêle tombe abondamment.

*

FEUILLETON DU 9 JUIN 1914 — 7 —

La nouvelle croisade des enfants

Résumé des feuilletons précédents

Les jeunes élèves de l'école primaire d'Avrieux, au sortir d'une classe où M. l'instituteur leur a fait le récit de la « croisade des enfants » sont venus admirer les essais de restauration que tente M. le curé des fresques de son église. Parmi eux se trouvent Annette et Philibert, le fils et la fille du pauvre et charitable bûcheron Antheime, et de sa femme, aussi bonne que lui, Pernette. C'est le lendemain de Noël. Grâce à l'ingéniosité de leur oncle Thomas, qui est un mauvais sujet, mais qu'un rêve, où il a vu Jésus, à la porte du Paradis, l'engager à devenir honnête homme, va transformer, Annette et Philibert ont trouvé dans leurs sabots de jolis présents. Et ils sont maintenant convaincus que M. le curé a raison, quand il affirme, contre M. l'instituteur, qu'il se fait toujours des miracles.

A la bonne heure, il annonce des merveilles et ne songe pas à les étouffer. Et il emmène tout son peuple à l'intérieur du sanctuaire. Les voix sont fausses, et néanmoins cela fait une musique agréable, parce que chacun y va de tout son cœur. Ainsi préparés par le moyen d'un cantique, les enfants attendent l'événement annoncé. Ils songent au berger Etienne, devant qui les brebis s'agenouillaient. Cela, c'est l'instituteur qui l'a dit. Rien, à cette heure, ne leur paraîtrait anormal. Rien ne leur paraîtrait assez beau. Philibert et Annette, au premiar rang, écarquillent les yeux pour mieux voir ce qui va se passer.

M. le curé prélude avec une émation qui lui peint le visage en rouge, comme il a paint lui-même la dame da Paresse.

— De l'autre côté des montagnes, des montagnes que d'ici vous apercevez, dans une grande maison, plus grande que tout le village réuni, et qu'on appelle le Vatican, habite le Pape qui a remplacé le Christ sur la terre. Il est prisonnier dans son palais ; il n'a plus rien au monde, et il a la charge du monde. Moi qui vous parle, je ne l'ai pas vu. Mais j'ai vu des prêtres qui l'ont vu. Il porte une soutane blanche, et il est triste parce qu'il se commet beaucoup de péchés sur la terra.

Il s'arrête pour reprandre son souffle, et les petits qui l'écoutent ont les yeux pleins de larmes, parce qu'ils viennent de voir, eux aussi, la prêtre en soutane blanche prisonnier dans son Vatican, là-bas, de l'autre côté de la montagne. La montagne n'est-elle pas là, toute proche, la montagne dont ils ont commencé de gravir les pentes, soit pour se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Charmeix, soit pour y garder les vaches — les vaches, les chèvres ou les moutons. Et puisque la montagne est là, sûrement le Pape est derrière.

Cependant M. le curé continue sans désemparer son discours :

— Eh bien, le Pape qui dirige la chrétienté tout entière a pensé à vous, mes petits.

— A nous ? interrogent Philibert et Annette au nom de tous.

— A vous et à tous les petits enfants. Il veut que Dieu soit avec vous, il veut que Dieu soit à vous dès vos plus tendres années. Jésus, le Fils du Dieu fait homme, a été un enfant comme vous, un enfant sage et travailleur dans l'atelier de Nazareth. Ce Jésus que vous connaissez tous, dont nous avons célébré la fête le jour de Noël, ce Jésus qui est né dans une écurie, et qui a été plus pauvre que la plus peuvre d'entre vous, ne veut pas être seulement votre exemple et votre ami. Il veut habiter votre cœur, il veut pénétrer dans votre âme par le mystère de la Sainte Communion. Vous pouvez manger votre mère de baisers. Dieu veut, dans son amour, être mangé par vous. Autrefois, il vous fallait attendre onze ou douze ans, at quelquefois treize ou quatorze, pour être admis à la Sainte Table, pour vous unir à Jésus étroitement en recevant dans votre bouche l'Hostie consacréu qui est sa chair et son sang. Maintenant, plus de privilège d'âge ! Plus d'attente ! Sitôt que vous connaîtrez Jésus, sitôt que vous aimerez Jésus, vous serez admis à le recevoir. Sitôt que vous l'appellerez, il viendra. Appelez-le, mes petits enfants, appelez-le, et le voici.

Ils regardent tous vers l'autel pour voir si Jésus n'est pas là. Il est là, dans le tabernacle. On ne le voit pas, mais il est là.

— Ainsi, toi, Catherine, tu n'as que huit ans. Quand tu pries, tu penses à Jésus. On le devine à ton visage. Donc il viendra pour toi bientôt. Et de même pour la petite Annette qui n'en a que six et qui pourra communier en même temps que son frère aîné Philibert, bien que Philibert ait déjà dix ans, parce qu'elle est docile et pieuse autant que son frère.

Annette et Catherine, spécialement désignées, sont devenues toutes roses sous leurs bonnets. M. le curé va leur faire part à tous d'une autre nouvelle qu'il tient de la *Semaine religieuse*.

— On dit qu'un pèlerinage d'enfants va s'organiser en France pour aller remercier le Pape à Rome. Des rois et des empereurs ont passé par ici, ont traversé notre montagne par le col du Mont-Cenis où l'on monte de Lanslebourg, afin de rendre visite au Pape ou de le secourir dans Rome, et Pépin le Bref, et Charlemagne, et Charles le